

* UNION

GÉOGRAPHIQUE *

DU NORD DE LA FRANCE

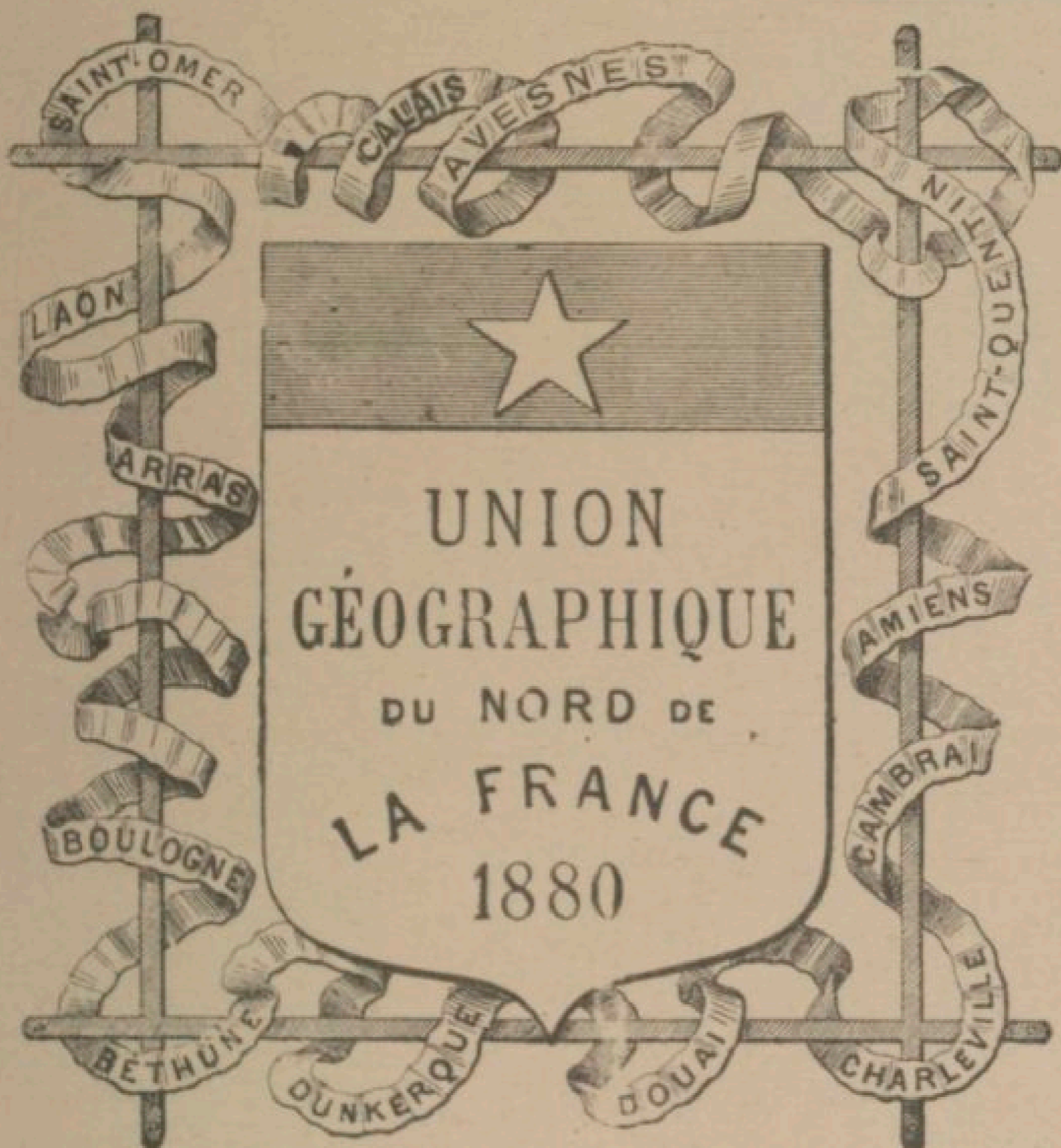
Mention Honorable à l'Exposition Universelle de 1900

Siège à Douai

BULLETIN

1907

TOME XXXV — 1^{er} TRIMESTRE



Douai, imprimerie A. BASSEE, rue Léon Gambetta, 12

UNION GÉOGRAPHIQUE

DU NORD DE LA FRANCE

SIÈGE A DOUAI

SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

Amiens. — Arras. — Avesnes. — Fourmies — Maubeuge
Béthune. — Calais. — Cambrai. — Douai

EL MAGHREB EL ADNA

Par Jean LAVOIX

I. — TUNIS

Il faudrait, pour entreprendre une description détaillée de Tunis, une présomption qui est bien loin de ma pensée : il y a dans cette ville tant de choses à voir qu'un volume suffirait à peine à les dépeindre et, raison plus déterminante encore, elle a inspiré trop d'écrivains pour que l'on s'expose à une dangereuse comparaison. Tout au plus peut-on noter quelques coins, rappeler quelques souvenirs, évoquer des figures, rapporter des conversations avec les gens du pays : voilà uniquement ce que je voudrais tenter de faire.

Nous entrâmes dans la baie de Tunis par une belle aube de septembre, qui illuminait, à gauche, les montagnes du cap Bon, à droite, celles du Ras Tarf. Le souvenir encore plein des charmes de la rade d'Alger, nous espérions voir surgir et s'étager devant nous, comme une radieuse apparition d'Orient, une belle ville blanche ; mais Tunis est presque plate et la nature fait seule toute la beauté du golfe, car Alger n'a pas ce demi-cercle de montagnes où des taches d'ombre font ressortir des plaques de lumière, ni cette immense nappe de mer calme, profondément enfoncée dans les terres. Il est vrai qu'elle ignore aussi les senteurs d'égoût qui, du fond vaseux et des eaux basses du lac de Tunis, accourent au devant des voyageurs, tandis que le navire vogue lentement dans le chenal et vient s'amarquer au quai.

Echappons aux entreprises des *Teurs*, avides de porter nos valises, fermons les yeux en traversant les quais, en longeant les vastes magasins, signes peu esthétiques de prospérité ; au trot des chevaux du premier fiacre rencontré, filons à travers les grandes et larges avenues plantées d'arbres, avec un vague regard pour les magasins européens, la Résidence et la Cathédrale qui se font vis-à-vis. Nous jetons nos bagages à l'hôtel, congédions notre honnête automédon au tarif et à la probité élastiques et, deux minutes après, nous arrivons à la Porte de France, crénelée, superbe, qui porte sur des plaques de marbre des inscriptions que je n'ai pas lues.

Enfin nous voici chez les Arabes : une petite place toujours animée, où se pressent des cafés et des boutiques sinon tout-à-fait africains, au moins médiocrement européens ; en face de nous s'ouvrent la rue de la Kasbah et la rue de l'Eglise, les routes de l'Orient.

La première mérite assurément qu'on l'évite : elle comporte trop de cassines italiennes et l'on s'y emplit les

narines de l'affreuse odeur de beurre rance propre à ces habitations. La seconde n'est pas sans danger, car plusieurs marchands de bibelots vous y guettent, le sourire sur les lèvres et la main à la chéchia, et l'on a bien de la peine à leur échapper. Heureusement, dans ces pays bénis, personne n'est pressé et il importe peu qu'on perde quelques heures en palabres infructueux. Au bout de l'une et de l'autre de ces rues, on débouche enfin dans les souks et, dans celui des parfums (souk el attarine), à trois pas de la mosquée de l'Olive, on trouve Abd-el-Aziz Hanoun, parfumeur et notre ami très cher.

Comme nous passions devant son échoppe, sans même la voir, il nous interpella d'une voix amicale. Nous fîmes halte et regardâmes, prêts à la fuite : dans une boîte, un peu plus grande qu'une armoire à glace, s'élevait une estrade, précédée de deux petits bancs. Sur l'estrade était accroupi, vêtu d'une gandourah jaunâtre, un petit homme assez grassouillet, avec une bonne figure aux tons d'ivoire, ornée d'une moustache noire et de deux yeux vifs et mobiles, et surmontée d'un turban fort mal enroulé. Autour de lui, point de marchandises, mais seulement une douzaine de flacons dorés, vides et poussiéreux. Il bondit de son siège élevé, comme s'il nous avait attendus, il nous serra les mains, comme à de chers amis enfin retrouvés.

« Comment ça va ? Vous avez fait bon voyage ? Vous allez prendre le café ! »

Avant que nous fussions sortis de notre surprise et de notre dignité réservée, nous siégions chacun sur un petit banc, notre homme avait frappé dans ses mains, un kaouadgi, sorti on ne sait d'où, était apparu avec un plateau de cuivre sur lequel fumaient trois tasses de noir breuvage. Abd-el-Aziz était remonté sur son trône et nous avions tous une cigarette allumée à la bouche. Sorcellerie ! Alors on causa ; ce fut long ; notre nom, notre famille, (« Vous pas mariés ?

Non ? Moi non plus ») notre âge, notre profession, tout y passa. Incidemment, il nous apprit qu'il vendait des parfums ; négligemment, et sans y attacher aucune importance, il nous en céda, à chers deniers, deux flacons, qui furent extraits des ténébreuses profondeurs de son officine, enveloppés et cachetés avec des gestes rituels d'officiant ; cela, tout en parlant d'autres choses et en nous demandant toutes les cinq minutes : « Et alors... ça va bien ? » On but encore du café et, en le quittant, nous primes rendez-vous pour l'après-midi.

Voilà comment se nouent des amitiés éternelles, car nous l'avons revu tous les jours, ce précieux Abd-el-Aziz ; il nous a offert dix fois le café et nous lui avons offert dix fois la limonade ; il nous a invités à dîner et nous l'avons invité à dîner ; nous avons échangé des kilogrammes de cigarettes ; partout où nous sommes allés il est venu avec nous, car son commerce semblait lui laisser des loisirs. Quand nous revînmes à Tunis, après un mois d'absence, il nous attendait avec autant d'impatience qu'une fiancée son fiancé et, lorsque nous partîmes, ce fut un déchirement, des promesses de s'écrire, de se revoir. Ame de singe, âme d'enfant, âme de femme, amusant Abd-el-Aziz, toute la bonhomie rusée de l'Orient est en toi.

Il fut pour nous le plus agréable des guides, et le moins coûteux car, quelque invraisemblable que cela paraisse, il ne nous a pas volés ; bien plus, nous lui avons acheté fort peu de chose et c'est lui qui nous a fait des cadeaux, valant plus cher que nos achats. Personne n'a voulu le croire, sans doute parce que les gens à qui nous l'avons raconté ne connaissent pas les Arabes, et surtout qu'ils ne les aiment pas ; ils les considèrent comme des chiens et ils sont traités de même ; c'est fort bien fait pour eux.

Dès le premier jour, Abd-el-Aziz ferma donc sa boutique, mit ses sandales, jeta son burnous sur son épaule et

nous promena par les souks. Pendant des journées entières on nous y vit errer : chacun nous connaissait et nous connaissions tout le monde, tout ce peuple singulier qui passe sa journée dans des échoppes, le long des rues couvertes et un peu obscures, et qui disparaît à la nuit, qui s'évanouit dans l'ombre, allant vers des régions inconnues. Nous avions des amis et des ennemis, nous estimions « le juif qui a de si beaux bijoux » et nous méprisions « le marabout qui est si voleur ». Que d'heures nous avons passées dans ce dédale de rues sinueuses, inégales, enchevêtrées, à respirer tour à tour les parfums du souk el attarine, l'odeur aigre du souk des cuirs, les senteurs résineuses du quartier des menuisiers ou les fades émanations de la rue des boucheries.

A chaque pas surgissent des spectacles amusants : presque dans la rue, les cordonniers battent leurs semelles avec ardeur et alignent dans leur magasin des centaines de babouches jaunes ; dans le souk des orfèvres, on vend dans la rue, à de certains jours : des bonshommes se promènent de long en large, constellés de bijoux ; ils ont dix bagues à chacun de leurs doigts et vous les font passer sous le nez en criant à tue-tête on ne sait quoi, tandis que l'*amin* des monnaies, accroupi dans un petit bureau, attend qu'on soumette l'or à sa vérification. Dans le souk des brodeurs, des gaillards athlétiques, penchés sur de petits métiers, couvrent la soie d'arabesques délicates.

A tous les coins de rue, on est guetté par des individus qui s'élancent sur l'étranger comme l'araignée sur sa proie ; ils l'entraînent de vive force vers le bazar qui les emploie. On y est reçu comme un vieil ami. « Entre, pas acheter, seulement voir, dit le patron en montrant son œil... Tu prends café. » Aussitôt le kaoua arrive et on s'installe dans un fouillis d'objets : des dessus de coussin de cinq francs et des tapis de soie de trois mille. des bijoux, des armes, des

soieries; on finit par se sentir un peu gêné de tout ce branle-bas quand on n'a envie de rien acheter du tout, ou qu'on a d'avance, fixé à ses prodigalités la limite de cent sous. On dit : « Assez ! assez ! » ; on promet de revenir et c'est toujours très bien, le marchand est très content. « Tu es chez toi », vous dit-il ; on peut entrer dix fois et partir sans rien acheter, c'est toujours le même sourire, la même main sur le cœur, si bien qu'on finit par emporter des choses dont on n'a pas le moindre désir, pour ne pas être en reste de politesse.

Après quoi on rentre chez soi, en se disant qu'on a été horriblement volé. Eh bien ! ce n'est pas vrai. Ce tapis qu'on a payé cent francs, un Arabe l'aurait peut-être eu, à Kairouan, pour la moitié de ce prix, mais si on l'achetait en France, à un honnête marchand français, il coûterait dix louis : dès lors l'affaire n'est point si mauvaise. Et puis, les marchandages sont si amusants ; ils peuvent durer plusieurs jours, avec accompagnement de force cafés et cigarettes ; chaque fois qu'on offre au marchand la moitié de la somme qu'il demande, il pousse de faibles cris, comme s'il allait s'évanouir de surprise et d'indignation..... et, au bout de quelques heures ou de quelques jours, il vous donne l'objet pour le prix que vous lui avez d'abord proposé.

Dans les souks on vend de tout ; il y a même un quartier des légumes où les aubergines violettes luisent à côté des piments rutilants, près du baillement jaune des citrouilles éventrées ; il y a une rue des bouchers, exploitée surtout par les Juifs : à des crocs pendent des entrailles infâmes et d'innommables triperies ; le sol est parsemé de déchets de viande de graisse, de sang et l'on court à tout instant le risque d'être heurté par un mécréant, qui marche en balançant, au bout d'une trachée-artère deux poumons gluants.

Dans cette foire permanente passent les gens les plus disparates, parmi lesquels, Dieu merci ! nous ne vîmes que

peu d'Européens : il est rare, en effet, qu'on choisisse l'été pour visiter Tunis. Il y a, par endroits et à certaines heures, une vraie cohue. On coudoie des mendiants, vêtus de loques indescriptibles ; on rencontre des lettrés et des notables en gandourahs de couleurs effarantes, bleues, jaunes, brunes ; des élégants, comme le voisin d'Abd-el-Aziz, le plus beau des parfumeurs : tout le jour, il songeait nonchalamment dans sa boutique ou errait avec indolence dans le souk, vêtu de gandourahs tantôt gris-perle, tantôt en soie blanche, son turban de mousseline brochée était le mieux enroulé de Tunis, ses chaussettes havane ne faisaient pas un pli ses sandales vernies luisaient comme des soleils, il laissait derrière lui un sillage de parfums. Puis ce sont des nègres, habillés sans aucun souci d'élégance, des négrillons presque aussi gentils que des singes, des bédouins aux burnous terreux, la face méprisante des femmes bédouines, évidemment peu farouches, qui vous invitent à éprouver de la main le modelé parfait de leur gorge, des officiers du bey, sous-lieutenants aux cheveux blancs, en longue tunique à jupe plissée.

Voici maintenant que passe le juge de paix arabe, drapé dans de blanches mousselines ; cinq ou six acolytes le suivent et un grand escogriffe tient un parasol ouvert au-dessus de sa tête. Il se rend solennellement au tribunal : une assez grande cour entourée d'arcades en marbres blanc et noir ; au milieu, une fontaine ; autour, les chambres où siègent les juges patients chargés de démêler la vérité parmi des explications frénétiques. Dans un coin, derrière une grille, le violon ; cinq ou six Arabes y sont enfermés, impassibles, exposés à la curiosité, d'ailleurs bienveillante, de la foule. Sont-ils là pour servir d'exemples ? En tout cas le châtiment n'a l'air d'impressionner personne, pas même les prisonniers.

Après cette agitation, il est salutaire de prendre un bain de calme dans le quartier des habitations privées ; là règne

le silence, des formes vagues semblent glisser dans les ruelles tortueuses où les chats règnent en maîtres ; entre les étages en surplomb, un rayon de soleil peut à peine filtrer, à midi. Partout, des portes dont l'ogive arabe est supportée par d'élégantes colonnettes, des fenêtres aux grillages en saillie, d'où l'on aime à se croire épié par de beaux yeux fendus en amandes ; parfois, des voûtes basses. Il faut venir ici pour rencontrer des femmes enveloppées dans leurs haïks, la figure masquée d'un voile noir et ne laissant voir aux curieux que leurs yeux brillants et leurs fines chevilles.

Dans le faubourg ed Djazira, au sud, les demeures sont, paraît-il, plus riches, mais les rues sont complètement désertes ; derrière les murs s'étendent de vastes et délicieux jardins ; je n'en puis parler que par ouï-dire, car l'infidèle n'est admis qu'à en contempler les portes closes. La ville arabe, si morne, a cependant, elle aussi, un grand centre d'animation et de plaisirs nocturnes : Halfahouïne ; ce n'est qu'une longue rue, plus large que les autres, presque droite, bordée de boutiques, de cafés et de concerts, où règnent le tapage et la bousculade la grande fête de chaque soir. A l'heure où Halfahouïne s'allume et s'anime, le souk s'endort : tous les magasins sont fermés, de rares quinquets percent l'ombre, les chats rôdent sournoisement et le veilleur mélancolique est à peu près le seul être humain que l'on rencontre.

Toutes ces rues ne s'ornent guère de monuments, à part le Tribunal et, noyées dans la foule des boutiques, les mosquées, où les Européens n'ont pas le droit de pénétrer ; on n'a guère accès non plus dans les maisons des indigènes et la seule qui soit ouverte est celle du maître, ed Dar el Bey. On y entre, sauf le respect que je porte à notre illustre protégé, comme dans un moulin. Ed Dar el Bey, semblable à tous les palais arabes, est un harmonieux

mélange, de richesse, d'art, de mauvais goût et d'incurie. On y trouve des cours entourées de délicieuses colonnettes, des plafonds de bois, de marbre ou de stuc, peints, sculptés comme des dentelles, où s'enchevêtrent des arabesques fantastiques, de somptueux tapis de haute laine aux couleurs inimitables, des meubles précieux ; mais aussi que de pendules de toute sorte ! pourquoi ces fleurs artificielles, ces sièges de pacotille ? et les carreaux cassés qu'on ne remplace pas ! et la poussière qui s'accumule !

Sans contrôle, nous parcourons les salles et nous montons enfin sur la terrasse ; il y a bien, çà et là, quelques marches un peu branlantes, mais la vue qu'on découvre de là haut mérite un petit effort. Voici la ville toute entière étendue à nos pieds ; les maisons blanches pressées les unes à côté des autres, entre lesquelles on voit à peine les rues, qui semblent d'étroits fossés ; au loin, vers le sud, les collines de Zaghouan et, tout près, au nord, la baie lumineuse, dans son demi-cercle de montagnes et le lac qui brille au soleil.

Mais cette vue réjouit rarement les yeux du Prince, car il n'habite pas au Dar el Bey ; il n'y vient qu'une fois par semaine pour donner des audiences et expédier quelques affaires courantes. Un jour que nous étions par hasard dans la ville européenne, nous l'avons vu passer, se rendant à la gare. (Nos relations se sont bornées là). Au détour d'une rue débouchèrent tout-à-coup au grand trot, deux agents de police à cheval, puis une douzaine de cavaliers de la garde, trois ou quatre voitures portant des fonctionnaires couverts de dorures et de décorations, enfin, un élégant carrosse, médiocrement entretenu, traîné par six mules assez mal harnachées et conduites par un cocher étincelant ; sur les coussins le bey paraît et disparaît comme un éclair, suivi de quelques chefs arabes aux burnous blancs, qui caracolent brillamment.

Il paraît que c'est un bon souverain et j'ai toutes raisons de le croire, car il est aimé de ses sujets ; il est vrai que son peuple est si aisé à gouverner ! Certes, les Tunisiens ne ressemblent guère à leurs cousins, les nomades du Sud. les Arabes de grandes tentes avec lesquels, d'autres fois, nous avons vécu. Ce sont de paisibles commerçants qui ne songent qu'à gagner leur vie ; ils ont pour cela deux moyens : le premier consiste à courir les expositions, et ils ne s'en font pas faute ; tous les marchands de nougat ou de parfums qu'on voit aux foires internationales ne descendent pas de Montmartre ; je crois même que ceux qui en viennent sont une infime minorité car la Tunisie exporte assez de ses fils pour desservir toutes les grandes villes d'Europe. L'exploitation du touriste est une source de revenus tout aussi profitable et plus pratique, puisque la victime vient s'offrir d'elle-même. Et puis, la vie est si facile ! En travaillant trois mois par an, on a, pour les neuf autres, l'existence assurée.

Le commerce a fait bien dégénérer, dans un certain sens, les habitants de Tunis ; ils font songer aux Levantins plus qu'aux Arabes : ils n'ont pas ces belles têtes énergiques, ce port majestueux, cette noblesse de lignes des gens du désert ; il s'empâtent, leur teint est décoloré, ils deviennent souples, insinuants, poltrons : la civilisation les a gâtés et le vin, même l'absinthe ne leur inspirent pas la moindre horreur, du moins quand il n'y a pas trop de monde pour les regarder, car le plus dissolu n'oserait encore boire de l'alcool ou fumer devant son père.

Notre brave Abd-el-Aziz répondait pleinement à ce type, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un certain charme particulier. En outre il nous a permis de comprendre un peu l'âme de sa race, si tant est qu'elle soit intelligible pour les Européens. Grâce à lui, nous avons pénétré dans une maison de bourgeoisie arabe et nous y avons pris un repas. Mais c'est toute une histoire.

Lorsque nous fûmes devenus tout-à-fait amis, Abd-el-Aziz nous dit qu'il fallait absolument qu'un jour nous allions dîner chez lui. Comme son père était un vieux *hadj* (1), assez peu teinté d'idées européennes, nous ne croyions guère à la réalisation de cette invitation. Nous nous trompions en partie. Notre ami n'osa pas, il est vrai, nous introduire dans la demeure paternelle, mais il nous fit dîner chez sa maîtresse ; il va sans dire que la dame du logis demeura invisible et qu'on ne parla même pas d'elle ; nous ne vîmes que son respectable père qui vint, au dessert, nous serrer la main et nous demander si nous étions contents.

Notre arrivée ne manqua pas de solennité. Abd-el-Aziz qui nous avait amenés vers sept heures du soir, nous pria d'attendre un instant dans la rue ; il entra dans la maison et nous patientâmes fort longtemps. Enfin il revint, portant une lampe ; nous franchîmes une porte basse et traversâmes un petit couloir et une cour obscure avant de pénétrer dans la salle à manger ; elle était meublée de deux divans, d'un lit, d'une armoire à glace et d'une machine à coudre, le tout dans une pièce minuscule. Au milieu, un guéridon à dessus de marbre, autour duquel nous prîmes place. L'un sur un divan, les autres sur des chaises ; une fillette nous servant, le repas commença.

Il débuta, comme tout dîner qui se respecte, par un coussouss pimenté, qui formait, sur un grand plat une montagne de dimensions raisonnables, ornée de petits morceaux de bœuf. Je me déclare incapable de donner la recette des trois plats qui suivirent et qui répondaient aux noms harmonieux de *gnaouya*, *methteoma* et *mahabiya*. Autant qu'il m'en souvienne, nous avons ingéré sous

(1) *Hadj* est un titre très révééré qu'ajoutent à leur nom les Croyants qui ont fait le pèlerinage de la Mecque.

ces pseudonymes, du bœuf, du mouton et du foie de veau, détaillés en menus morceaux et nageant dans des sauces brunes très relevées ; il convenait, pour être correct, de manger le couscouss avec des cuillers de bois et la viande avec les doigts, sans recourir à l'importun concours d'assiettes ; quant à la sauce, la manière la plus élégante de la déguster consiste à tremper son pain dans le plat. Je dois une mention toute particulière à trois mets succulents : les *jelfelmachi*, piments doux, farcis d'une matière indéterminée mais recommandable, les *brikbelam*, ou beignets d'œufs et enfin un entremets, digne de figurer sur la table de Lucullus, les *brikbefosdok*, beignets à la pistache, dont je conserverai le souvenir jusqu'à mon dernier jour ; on nous servit aussi un cousscouss sucré à la pâte d'amandes et à la pistache, qui mérite également de ne point tomber dans l'oubli. Tout cela fut arrosé d'un vin blanc suffisamment alcoolique. C'était en vérité un festin de cérémonie, car il comporta huit plats, sans parler du *radla* (dessert) composé de fruits. Abd-el-Aziz y déploya un appétit incomparable et le trou qu'il creusa dans le cousscouss était à lui seul plus grand que les deux nôtres réunis. Enfin, après les ablutions, le kaoua parut. à notre vive satisfaction et nous aida à digérer cette quantité excessive de substances disparates et pimentées.

Ce dîner, de même que chacune de nos fréquentes entrevues avec Abd-el-Aziz, fut assaisonné de conversations également savoureuses, substantielles et épicées. Elles avaient lieu d'ordinaire, soit dans sa bout que, soit au café arabe de la Kasbah, où l'on devisait admirablement, accroupis sur des nattes autour d'un large figuier, soit même — horresco referens ! — dans une brasserie européenne, où ce disciple dégénéré du Prophète ne craignait point de se laisser offrir l'apéritif.

Trois thèmes principaux faisaient le fond de ces entretiens : les femmes, les marabouts, les juifs. Sur chacun

d'eux notre ami était intarissable. Il va sans dire que je lui laisse toute la responsabilité de ses histoires et de ses opinions.

Le premier chapitre ne saurait être rapporté qu'en arabe, car le latin lui-même en rougirait : les discours d'Abd-el-Aziz étaient en effet d'une précision et d'une crudité bien orientales.

Sur le second point, n'allez pas croire que l'excellent parfumeur frondait la religion de ses pères. Il voulait seulement nous expliquer ce qu'était un vrai marabout. Or, disait-il, il n'en existe plus guère ; il y en a, à Tunis, cinq ou six qu'on qualifie de ce titre vénérable, mais ce sont de simples farceurs : ils mangent comme tout le monde, boivent parfois du vin, sont habillés décemment, font du commerce et gagnent de l'argent. Le vrai marabout vit, la plupart du temps, dans la solitude ; ses repas se composent de dattes, de pain et d'eau ; il se couvre de haillons ; il n'a d'autre argent que celui des aumônes, encore le donne-t-il à plus pauvre que lui ; sa vie est misérable mais aussi le Prophète l'aime et il jouit d'une puissance miraculeuse. Ainsi, il n'y a pas très longtemps, vivait à Tunis un saint de cette sorte ; il habitait dans une espèce de bouge, éclairé par une seule petite fenêtre. Malheureusement sa lucarne, ouvrant sur le jardin d'un général, incommodait fort ce dernier, qui résolut de la supprimer ; en vain l'homme de Dieu protesta, représentant qu'il serait dorénavant privé d'air et de lumière, le général fit fermer l'ouverture. Après quoi il se rendit à un feu d'artifice qu'on tirait en l'honneur de la fête du bey. « Eh bien ! mon ami, termina Abd-el-Aziz, le premier pétard il est venu sur lui, il lui a coupé la tête et il est tombé mort. Voilà pour lui. Cent mille personnes peuvent te le dire. »

Enfin, le sujet préféré d'Abd-el-Aziz était le youdi, qui a tous les vices des Arabes, plus ceux des Européens, plus

d'autres qui lui sont propres et aucune qualité « Ah ! mon ami, le Juif riche beaucoup, mais très mauvais ! » disait notre compagnon avec la grimace d'un homme qui mangerait du cousscouss fade. Et il nous contait, entre cent autres, deux histoires, qui sont vraies ou qui ne le sont pas, mais qui nous parurent significatives. Avant le Protectorat, un certain général du Bey possédait une assez belle richesse immobilière consistant en une maison « bien plus belle que Dar el Bey » et un jardin, chose très rare à Tunis, le tout valant au moins deux millions. Mais le personnage était pauvre d'argent comptant ; il eut, un jour, besoin de quatre-vingt mille piécettes, qui font quelque quarante mille francs. Il les emprunta à un Juif, signa tout ce que l'autre voulut et lui hypothéqua son bien ; d'année en année le paiement de la dette fut reculé, moyennant de nouveaux engagements. « Eh bien ! mon ami, au bout de dix ans, le Juif il était propriétaire de la maison et du jardin et le jardin rapporte tout seul quarante mille francs. »

Un autre Tunisien, ministre celui-là, avait une maison « bien plus belle que Dar el Bey » et des tapis et des bijoux en quantité : ainsi, il s'était fait construire trois salles à manger. Dans la première, où il recevait les ministres, les couverts et la vaisselle étaient d'or ; dans la seconde, les généraux mangeaient avec des ustensiles d'argent ; enfin, dans la troisième, le nickel était réservé aux simples officiers ou fonctionnaires. C'était donc un homme puissamment riche. « Eh bien ! mon ami, aujourd'hui tout cela est chez le Juif et le ministre n'a plus un sou. » Nous n'avons jamais bien discerné les causes de ce transfert de propriété.

Là dessus, notre ami déplorait que le temps délicieux fût passé, où un Arabe avait toujours le droit et presque le devoir de frapper sur le Juif qu'il rencontrait dans la rue. Si cette haine est une manie d'Abd-el-Aziz, il faut bien convenir qu'elle ne lui est pas particulière car jamais je n'ai entendu

un Arabe, nomade ou citadin, trafiquant, pasteur ou homme de poudre, s'exprimer autrement, depuis que le premier de leur religion a dit des Juifs : « Que leurs mains soient enchaînées à leur cou, qu'ils soient maudits pour prix de leurs blasphèmes... ce sont ceux qui nourrissent la haine la plus violente contre les fidèles. » (1)

Et c'est en devisant de la sorte que nous visitâmes Tunis et que nous avons cherché à connaître les Tunisiens.

(1) Koran Chap. V. 69 et 85.

II. — ENVIRONS DE TUNIS

Tunis est encore partiellement entourée d'une enceinte qui n'est pas bien remarquable. Dès qu'on la franchit, on se trouve presque aussitôt dans la campagne et il n'est point nécessaire de s'éloigner beaucoup pour découvrir des panoramas grandioses. Nous fûmes un jour à la Manoubia, qui se dresse tout près de la porte el Gorjani. C'est une petite colline escarpée, surmontée d'une kouba très illustre où les femmes qui ont des espérances de postérité vont prier le Ciel de leur accorder un fils. Du sommet, le regard s'étend dans toutes les directions, embrassant le paysage le plus varié et le plus étendu qu'on puisse imaginer : à gauche, Tunis, blanche et fauve, avec ses minarets; en face la baie toute bleue et son ouverture sur le large; à droite, des collines tourmentées derrière lesquelles s'élève la masse bleuâtre du Djebel Zaghouan; au pied de la colline, presque à pic de ce côté, un autre lac, la Sebkhah es Sedjoui, bordée d'un petit bois, étend ses eaux calmes. Ici l'on ignore les ardeurs de l'été, car un perpétuel courant d'air y règne, entre la terre et la mer.

Après le lieu de prières, on peut s'offrir une facile anti-thèse en visitant le village de fêtes, el Ariana. Abd-el-Aziz nous en avait dit tant de merveilles que nous éprouvâmes, malgré notre bonne volonté, une déception notable. Cette bourgade nous sembla très ordinaire, car ce n'est pas un plaisir bien orgiaque que d'errer dans des avenues de faux poivriers en contemplant de petites collines isolées, sem-

blables à de grands tas de terre que des enfants géants auraient construits pour s'amuser ; mais peut-être n'avons nous pas su trouver les endroits qu'il fallait voir. Heureusement la population rachetait un peu l'insignifiance de la localité, car c'était jour de fête israélite, circonstance qui paraît très fréquente. Les femmes, parées comme des chasses, se promenaient avec leurs flirts et ceux ci avaient revêtu un costume pour lequel ils mériteraient six mois de prison : la gandourah et tout le vêtement tunisien et, sur la tête, des casquettes anglaises couleur moutarde. J'ose affirmer qu'ils étaient hideux, ignobles et que cet assemblage est la chose la plus révoltante du monde. Nous nous enfuîmes, dégoûtés d'el Ariana, en nous demandant comment les dames juives qui sont, par ma foi, fort agréables à regarder, pouvaient, sans leur rire au nez, coqueter avec des drôles aussi disgracieux.

Bien plus joyeux, quoique d'une gaîté européenne, nous parut le Belvédère qui se trouva, une nuit, sur notre chemin. Dans ce vaste parc, ombragé de grands arbres, règne une éternelle fraîcheur et, tous les soirs d'été, les fêtes s'y succèdent. Lorsqu'un bateau arrive la nuit à Tunis, on aperçoit dans le noir un cercle de lumières. « Voilà le Belvédère ! » clament avec transport passagers, officiers et équipage, tel Christophe Colomb criant « Terre ! » Souvenirs et espoirs ! Il faut bien convenir qu'il n'est pas désagréable, après des journées consacrées à l'Islam, de venir là, le soir, prendre le frais et boire des liquides compliqués : après les danses du ventre et les mélopées arabes, on goûte, sans oser l'avouer, un plaisir aussi vif qu'immoral à voir gambiller des ballerines légèrement voilées et à entendre des couplets ineptes, mais gaulois, chantés sur des airs connus. Aussi fûmes-nous des spectateurs convaincus de « As tu vu l'éclipse ? » revue éminemment locale qui fit courir tout Tunis, Européens et indigènes et dont on

parlera longtemps du Port à la Kasbah et de Bab el Khadra à la Manoubia.

Enfin il faut bien aller à Carthage ; il est même indispensable de dire qu'on y est allé. Respectueux des usages, nous y avons fait la promenade classique ; nous avons admiré les citernes où l'on s'attend à voir de l'eau et où l'on trouve des bestiaux, le bain de Didon, qui est une cave, l'aqueduc que ce brigand de Spendius a crevé pour tourmenter Salamambo ; nous avons, avec des mines graves et entendues, parcouru le théâtre auquel Byrsa et la mer servaient de toile de fond ; nous avons même eu la joie de nous y heurter à une caravane teutonne, qui travaillait consciencieusement à débiter en menus morceaux les chapiteaux de marbre pour emporter un « petit souvenir », les misérables ! Nous nous sommes attendris, avec un peu d'effort, dans l'amphithéâtre, sur le malheureux sort des saintes Perpétue et Félicité, vierges et martyres qui y entrèrent, à la même seconde, dans la mort et dans la gloire. Nous avons gravi Byrsa où les Pères Blancs, qui sont pourtant de bien braves gens, ont eu l'heureuse inspiration de construire leur monastère et leur opulente basilique, de façon à ne pouvoir pas faire de fouilles dans la partie la plus intéressante de la ville.

Assis sur la terrasse de l'hôtel, nous avons cherché les ruines de Carthage, pour y pleurer, comme Marius et nous avons trouvé... des ruines romaines. Vraiment si ce vieillard insupportable et radoteur qui fut le vieux Caton eut quelque peine à persuader à ses concitoyens qu'il fallait détruire Carthage, le jour où les Romains se prêtèrent à sa manie, ils firent bien les choses et, de la reine de la Méditerranée, ils n'ont rien laissé. Ils ont tout démoli et tout envahi ; ils ont construit leurs villas — dont les mosaïques sont aussi de bien « chentils souvenirs » — sur les tombes carthaginoises et, de l'antique cité, il ne reste plus profon-

dément cachée dans la terre durcie, qu'une nécropole immense.

On en a exhumé, il n'y a pas très longtemps, deux couvercles de sarcophage qui représentent, sculptés dans le marbre, un prêtre et une prêtresse : ils sont étendus tous deux dans l'attitude de la prière, des traces de peinture et de dorure, extrêmement atténuées, leur donnent encore un semblant de vie ; le prêtre est grave, majestueux et barbu. Mais elle, que dire de sa grâce et de son charme ? Son visage est adorable, fin, un demi sourire se joue sur ses lèvres qu'on ne peut croire glacées ; dans les plis harmonieux de sa robe, on devine un corps souple et parfait. De quelle splendeur cette femme a dû rayonner, pour garder dans la mort tant de séduction, quelles amours ont caressé son corps de chair pour que son corps de marbre en conserve encore le reflet ? Ces statues sont deux merveilles, comparables aux plus purs chefs-d'œuvre de la Grèce, mais elles n'ont pas l'impassibilité sacrée et la beauté froide et morte des dieux antiques, figés dans un calme divin : elles sont plus humaines, elles vivent, bien qu'elles représentent des morts : ces deux inconnus sont les seuls survivants de Carthage. En les voyant, on ne peut s'empêcher de maudire une fois de plus ce peuple barbare de remueurs de javelots et de pierres qui ont sans doute anéanti des trésors d'art, dans leur jalousie et l'ivresse de leur victoire.

Cependant ils ont oublié de détruire le port, si toutefois c'est bien lui que nous avons vu. Qu'il est petit ! par Moloch ! Quoi, c'est dans cette mare à grenouilles qu'abordaient les navires chargés de toutes les richesses méditerranéennes ? C'est dans cet abreuvoir que s'abritaient les redoutables trirèmes, terreur des Romains ? Et pourtant, s'il faut en croire Flaubert, « cette grande place d'eau, ronde comme une coupe, avait une bordure de quais où étaient bâties des loges abritant les navires. En avant de chacune d'elles

montaient deux colonnes, portant à un chapiteau des cornes d'Ammon, ce qui formait une continuité de portiques tout autour du bassin. Au milieu, dans une île, s'élevait une maison pour le suffète de la mer. » Mais où diable avait-on mis tout cela ? On s'imagine qu'on va voir un lac immense... et c'est le bassin des Tuileries. Et l'on n'ose pas avouer que, vue de près, presque toute l'antiquité produit la même déception.

Au pied de la colline de Carthage, le feu bey s'était fait construire un palais. Naturellement, son successeur refusa de l'habiter et fixa sa résidence à une lieue de là, à Sidi bou Saïd. Ce lieu de villégiature est, en effet, charmant. Les riches indigènes de Tunis y viennent passer, au souffle du large, les mois les plus chauds de l'été. La ville escalade le cap Carthage et domine le golfe, du haut d'une falaise. D'un côté apparaissent, plongeant dans la baie, les montagnes du cap Bon et, à l'horizon, au-dessus de la Goulette, le Djebel Zaghouan. Vers le nord, entre le Ras Tarf et le cap Bon, la vue glisse jusqu'à la mer. Les rues sont propres et silencieuses. puisque la plupart des habitants sont fortunés et oisifs ; pour la même raison et à cause du manque d'eau, la vie est chère. Enfin la kouba de Sidi bou Saïd qui, de son vivant, fut un saint, attire chaque année de très loin des pèlerins qu'on dit nombreux.

Nous allâmes ensuite reprendre le chemin de fer à la Marsa. C'est là que résideront sans doute à l'avenir les beys de Tunis, car le gouvernement, las de les voir sans cesse déménager à ses frais, leur y fait en ce moment construire un château digne d'eux. avec prière de vouloir bien y rester.

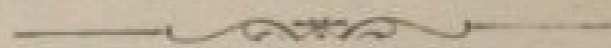
En effet, leur collection de palais ne laisse pas d'être d'un coûteux entretien ; en outre, la plupart sont inutiles, sauf le Bardo qui abrite d'insignes collections. De l'ancien palais, celui où régnaient les grands beys d'autrefois, il ne

demeure que quelques pans de murs en ruines, épars dans un jardin agréable qui fut planté lors de la visite de M. Loubet. Par principe un musée ne se décrit pas : on devine d'avance que, dans celui ci, on verra des fragments de marbre de toute sorte. des pieds, des mains, des têtes dépareillés, des mosaïques, des statues et, dans chaque salle, des plaques commémorant les hommes plus ou moins illustres qui les ont inaugurées ; au Bardo ces ex voto laïques ont des dimensions vraiment frappantes et proportionnées à la dignité du personnage dont elles relatent la visite. Le palais ? Il est trop connu : l'escalier des lions, les grandes salles où tous les souverains d'Europe ont envoyé les portraits qu'ils jugeaient trop laids pour leurs appartements, des pendules, des fleurs en papier, des boules de verre ; mais la salle de justice s'orne de grandes plaques de marbre blanc où sont incrustées des mosaïques en marbre de couleur d'un travail infiniment curieux. Je ne dirai rien non plus de la foule de menus fonctionnaires aussi empressés à conduire les visiteurs qu'à leur tendre discrètement la main.

A deux pas du Bardo se trouve encore une autre résidence du bey, mais un factionnaire farouche nous en interdit l'approche.

Généralement on perd une journée à aller voir Zaghouan, d'où Carthage faisait venir autrefois son eau. Négligeant ces illustres sources nous nous intéressâmes davantage à une autre station thermale, Kourbès, située au bord de la baie, en face de Sidi bou Saïd. L'eau y est éminemment purgative et son effet est si prompt qu'il serait, paraît-il, extrêmement imprudent de s'enfermer dans un pantalon : aussi n'y porte-t-on que la foutah, c'est-à dire une étoffe enroulée autour des reins et formant comme un petit jupon. On dit que cette localité est assez fréquentée. car on prétend y guérir les rhumatismes et d'autres affections moins honnêtes ;

je doute un peu du succès de cette dernière cure, car Kourbès compte, parmi ses attrait, un certain nombre de dames qui, sans s'exposer à de bien grands risques, étant aussi sujettes à caution au point de vue sanitaire qu'au point de vue moral, veulent bien tenir compagnie aux buveurs, mais contrarient fâcheusement les bons effets de leur traitement. Cela permet aux médecins de proclamer que l'efficacité des eaux est souveraine, l'insuccès ne pouvant provenir que des... écarts de régime.



III. — KAIROUAN

Malgré tous les agréments de Tunis et de ses environs, il faut cependant songer qu'il nous reste encore bien des choses à voir et une locomotive peu fougueuse nous emporte prudemment vers le sud. Elle longe le lac où méditent des flamants roses et des hérons, puis elle s'engage en haletant et en s'arrêtant souvent dans de petites montagnes ; elle contourne le Djebel Zaghouan ; on aperçoit des domaines immenses où prospèrent la vigne et l'olivier ; de grandes villes arabes passent, dont on n'entend pas très exactement les noms (c'est un point d'honneur chez tous les employés de chemins de fer du monde). Puis, en avant, la mer apparaît de nouveau : le golfe de Hammamet.

A une petite station, médiocrement pourvue de vivres, Kalaa Srira, bifurcation : on rentre dans l'intérieur en traversant une riche plaine très cultivée ; en fait, à l'époque où nous la vîmes, ont l'eût plutôt prise pour un désert, car les céréales étaient coupées et enlevées. Les villages sont extrêmement espacés ; parfois seulement on dépassait un douar d'où les chiens nous saluaient d'infatigables aboiements. En général, les cultivateurs sont des nomades : la récolte faite, il s'en vont vagabonder de droite et de gauche pour revenir, après les premières pluies, égratigner avec leurs charrues primitives le sol ameubli, dont la fécondité ne refuse jamais sa moisson aux mains paresseuses qui la préparent si mal.

Dans cette plaine se dresse Kairouan, entourée d'une enceinte fortifiée flanquée de tours carrées et crénelées ;

aucun infidèle ne pouvait la franchir autrefois : c'est qu'elle enferme deux des mosquées très saintes qui font à tel point l'illustration de la ville que sept pèlerinages à Kairouan valent un voyage à la Mecque.

Le minaret de la grande mosquée domine toute la ville et la campagne environnante : de là, la vue plonge dans l'intérieur des maisons, où l'on voit les femmes vaquer aux soins de leur ménage. Notre guide ne pouvait se résoudre à nous laisser descendre de cet observatoire, car la maison de sa bien-aimée se trouve juste à côté du sanctuaire et, par une télégraphie mystérieuse, il lui donnait un rendez-vous. Au bas du minaret s'étend une cour immense, entourée de colonnades, qui recouvre de formidables citernes. La mosquée est vaste et très semblable à celles que nous avons vues déjà, à Alger, par exemple, avec ses nattes sur le sol et ses rangées de colonnes ; entre deux d'entre elles, assez rapprochées, les croyants qui souffrent de rhumatismes s'efforcent de s'insinuer et ils se trouvent immédiatement guéris... avec l'aide d'Allah !

Négligeant la Mosquée des Sabres dont les dômes blancs sont éblouissants sous le soleil, nous nous mêlâmes au peuple pieux qui, hors de la ville, par des sentiers bordés de haies de cactus, s'en va faire ses dévotions à la Mosquée du Barbier. Ce temple est une petite ville : on y trouve d'abord une sorte de fondouk, où les pèlerins qui viennent de loin peuvent abriter leur chevaux et passer la nuit ; puis, après des corridors, des chambres qui sont les salles d'école de la Zaouïa (séminaire), une cour entourée de colonnes sur laquelle s'ouvre le tombeau. Le personnage, qui eut l'honneur insigne de raser la tête du Prophète, y repose sous les drapeaux de soie, portant sur sa poitrine, dans un sachet, trois poils de la barbe de Mahomet. Autour du sarcophage, des hommes prient, debout, agenouillés ou prosternés ; aucun d'eux n'a même un regard pour les

roumis qui frôlent de leurs pieds déchaux, les dalles sacrées. Ils semblent abîmés dans une sorte d'extase ; laissant de côté les chapelets inutiles qui servent plutôt à amuser les doigts qu'à nombrer les prières, ils prient réellement, du fond du cœur. Dans quel pays des peuples chrétiens voit-on, en semaine et même le dimanche, des hommes de tout âge et de toute condition se hâter en foule vers l'église et là, se plonger immédiatement dans un recueillement et une méditation qui peuvent durer pendant des heures ? L'Islam est tout abstrait, il ne connaît ni cérémonies ni popes : point de symboles ni d'emblèmes, rien qui parle au cœur et aux sentiments. et cependant, parmi ceux qui l'ont embrassé parce qu'il était la foi de leur père, il ne se trouve pas d'incrédules, pas de sceptiques, pas d'apostats, pas même d'indifférents ; dans toutes les âmes une même ardeur sommeille, qui s'exalterait jusqu'au fanatisme au jour de la guerre sainte contre l'infidèle parce qu'il est écrit : « Que ceux qui sacrifient la vie d'ici bas à la vie future combattent dans la voie de Dieu : qu'ils succombent ou qu'ils soient vainqueurs, nous leur donnerons une récompense généreuse » (1).

Un exemple du point où cette exaltation religieuse peut être poussée nous fut presque aussitôt donné par les Aïssaouas. Une cour carrée derrière une porte entrebaillée ; au milieu, des gens accroupis regardent une file d'hommes et d'enfants qui dansent sur place en se tenant par le bras et qui chantent un air bizarre ensecouant la tête en cadence. Nous entrons et nous installons dans un coin, sur un banc. Un vieillard à face vénérable, tout blanc de cheveux et de vêtements, s'assied auprès de nous : c'est le prêtre. Il n'a pas l'air de nous voir et c'est pourtant pour nous qu'il est venu là : sa présence nous protège, car, avec cette bande de frénétiques affolés, un malheur est toujours à prévoir.

(1) Koran IV. 76.

Un danseur, de temps à autre, se détache de ses compagnons et exécute une espèce de cavalier seul, tout en contorsions de possédé ; parfois il va, dans une chambre voisine, respirer une fumée aromatique, puis il se présente au sacrificateur qui lui enfonce dans les épaules, le cou ou le ventre de longues tiges de fer pointues, qu'il fait pénétrer à grands coups de maillet, frappant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, suivant le rythme de la chanson des autres énergumènes, jusqu'à ce que les pointes ressortent de la peau. Alors, ainsi parées, les victimes se mettent à se promener en chantant et en dansant une sorte de pyrrhique, le corps penché en avant. Malgré leur délire, il n'est pas douteux que ce traitement barbare, s'il est agréable à Allah, ce dont je me permets de douter, fait souffrir grandement ceux qui le subissent, quoiqu'on en ait prétendu, car une sueur d'angoisse leur ruisselle par tout le corps. Par contagion sans doute, j'avoue que nous nous épongiions fréquemment .. et ce n'était pas seulement à cause de la chaleur.

Des enfants venaient, comme les hommes, se faire planter les pointes dans la chair. Après un temps plus ou moins long, la victime s'approchait du prêtre qui, maintenant la peau avec un linge, retirait doucement le fer de la plaie, puis serrait en priant dans ses bras celui qui venait de souffrir et qui restait alors, pendant quelques minutes, prostré, anéanti, la tête appuyée sur l'épaule du vieillard. Spectacle infernal, dégoûtant et terrible ! Encore n'avons nous pas vu marcher sur des sabres ou des charbons ardents, ni avaler du verre pilé et des scorpions. Je comprends très bien que des gens s'évanouissent à cette vue et je confesse que, lorsqu'au bout d'une demi heure nous gagnâmes la porte, l'air embrasé de la rue nous parut doux et suave et que nous poussâmes un soupir de délivrance, tel — si parva licet.... — Dante sortant des enfers.

Le vendredi, qui est consacré à ces rites, est aussi un jour propice à des fêtes plus aimables, aux mariages. Passant dans une ruelle étroite, nous en'endîmes de la musique et des chants qui venaient d'une maison dont l'huis était ouvert. Tranquillement nous entrâmes car, si la vie arabe se dérobe d'ordinaire, le mariage est, en quelque sorte, une cérémonie publique. Le fiancé est heureux d'avoir à sa noce le plus de monde possible : on lui fait honneur en y assistant ; bien mieux, ses amis ne peuvent décliner son invitation sans lui faire une sanglante injure. Plutôt que d'admettre ce refus, il les amène de force : c'est le *compelle intrare* de l'Écriture. Il faut prendre part au repas ; peut-être l'ami sortait-il de table au moment où on l'a rencontré et amené — les invitations ne se font pas plusieurs semaines à l'avance — ; il n'importe, il doit manger quelque chose, quand ce ne serait qu'une bouchée de pain : c'est une obligation stricte.

Le mariage, quand il est tout-à-fait correct, se fait d'une façon encore plus ridicule qu'en France. Si, chez nous, les fiancés ne se connaissent guère, là-bas, ils ne se connaissent pas du tout et ne se sont même jamais vus ; il est vrai que cela n'a pas les mêmes inconvénients que dans nos pays où les époux sont égaux et où la bonne harmonie dépend de l'expérience que chacun a du caractère de l'autre. Là bas le mari prend une esclave et la femme un maître. Toute leur vie future est dominée par ces principes : « Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-ci au dessus de celles là... car la femme est un être qui grandit dans les ornements et les parures et qui est toujours à disputer sans raison. » (1) Dès lors, toute l'existence du ménage est réglée : pas de surprise à craindre ni de tiraillements ; c'est beaucoup

(1) Koran IV. 38 et XL III, 17.

plus raisonnable. En réalité, du reste, les futurs époux ne s'ignorent pas complètement, au moins quant au physique : ils ont trouvé déjà le moyen de se voir en cachette avant que la mère du fiancé aille faire la demande officielle ; ils continuent après, et je ne me porterais pas garant de la parfaite innocence de ces entrevues, car les Arabes sont grands libertins et leurs femmes ne passent pas pour des modèles de chasteté.

La fête où nous étions tombés si inopinément était une noce de petites gens. Dans une cour exigüe, des hommes se pressaient, vêtus de leurs meilleurs habits ; des enfants, suçant des pépins de pastèques, rampaient entre les jambes des invités. En un coin, entre deux acolytes, se tenait le marié, l'air éteint (déjà !) et affligé d'une ophtalmie assez répugnante ; on nous présenta à lui : il nous jeta un regard terne, prononça les salams d'usage, nous serra la main, et nous lui tournâmes le dos. On nous fit place sur un banc et nous pûmes alors inspecter les aîtres. Au dessus de la cour était disposé un grand velum entre le bord duquel et les parapets des terrasses on apercevait confusément les femmes. Celles-ci, en effet, n'assistent aux mariages qu'à distance : les fêtes sont pour les hommes ; elles ne les voient de loin que par tolérance, parquées sur les toits ; tout en grillant au soleil, elles admirent leurs seigneurs et maîtres, assis à l'ombre .. et se distraient innocemment en faisant choix, dans l'assistance masculine, qui d'un fiancé et qui d'un amant.

Enfin nous nous décidâmes à « regarder ce qu'il y avait à regarder. » Sur une estrade étaient installés quatre ou cinq musiciens et chanteurs armés de tambours, de derboukaks, de musettes, de violons à une corde. Au milieu trônait, vêtue de satin vert, une danseuse grasse et fardée, très laide à notre goût ; je dois ajouter que nous étions seuls de cet avis. C'était une juive caractérisée ; la choré-

graphie me paraît, en Tunisie, où il y a peu d'Ouled Naïl, être un monopole des juives. Auprès d'elle, une vieille proxénète borgne et facétieuse, qui comptait des sous dans dans un mouchoir sale, tenait l'emploi d'impresario et de caissier de la troupe. Avec une musique atténuée, tous ces gens là chantonnaient à mi-voix et comme pour eux-mêmes l'éternelle cantilène des pays arabes ; puis ils s'arrêtaient, suçaient un bonbon, se passaient de main en main et de bouche en bouche une gargoulette d'eau fraîche, cependant que la danseuse s'éventait avec son mouchoir, d'un air superbe et prétentieux, prenait des poses, faisait des mines et décochait des œillades dans la foule, au hasard de ses souvenirs et de ses désirs.

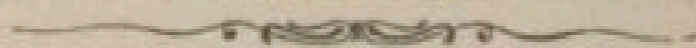
Mais tout cela n'était pas sérieux, nous le savions bien. Toute l'assistance, nous compris, réclame des danses ; avec des airs effarouchés la dame se fait prier ; enfin, elle se décide : musique, quelques roulements de hanches ; elle se rassied épuisée. « Qu'elle est belle ! » murmure le public. L'artiste retrouve un peu de force pour descendre de l'estrade, enjamber les bancs, me prenant, voyageur infortuné ! pour point d'appui — Allah seul sait combien elle pouvait peser ! — et elle s'en alla, roulant et tanguant comme une frégate, présenter sa main teinte de henné, aux générosités du marié. Aussitôt après, elle nous régala d'un spectacle un peu plus corsé. En fait, ces danses calmes et lentes de femmes très vêtues sont beaucoup moins décentes qu'elles n'en ont l'air à première vue ; il faut s'y accoutumer pour saisir toute la signification et le charme malsain de la plus vulgaire danse du ventre. Nos voisins avaient compris depuis longtemps... et nous aussi, et ce fut dans un tonnerre d'applaudissements que la ballerine s'écroula sur sa chaise.

Le moment vint alors de la quête aux seigneurs étrangers qu'un heureux hasard avait amenés et qui rehaussaient

de leur présence cette modeste solennité. La démarche nous trouva préparés et résignés ; notre munificence fut récompensée richement, d'abord par des sourires enchanteurs et ensuite par un pas d'une immoralité absolue, mais voilée, réservé aux vrais connaisseurs et exécuté spécialement à notre intention. Si cette danseuse n'était pas une merveille de beauté, eu égard à nos préjugés occidentaux, elle n'en était pas moins experte dans son art. . et sans doute dans quelques autres et il y avait des instants où elle paraissait presque belle.

Après ce régal, nous nous retirâmes ; salut circulaire, la main au casque, adieux, remerciements et salams au mari, toujours morne et, le jarret tendu — pour les dames des terrasses — les seigneurs infidèles quittèrent cette hospitalière et joyeuse maison.

Le lendemain, dès l'aube violette, nous partîmes de la ville sainte où nous reviendrons encore six fois pour pouvoir porter le turban vert et ajouter à notre nom le titre glorieux et vénéré de hadj.



IV. — LE LITTORAL TUNISIEN

Je ne puis malheureusement rien dire du Cap Bon, fertile en tempêtes, car nous l'avons doublé la nuit, dormant d'un profond sommeil et, avant Sousse, nous n'avons rien vu de la côte tunisienne.

SOUSSE

Sousse, l'ancienne Hadrumetum, fut jadis fondée par les Phéniciens, puis conquise par les Carthaginois et enfin par les Romains, qui en firent la capitale du Byzacium. Les souvenirs peu nombreux de cette histoire agitée se trouvent aujourd'hui réunis au musée, qui est assurément l'une des principales curiosités de la ville. On y a déposé les mosaïques trouvées dans la région qui n'ont pas été enlevées pour le Bardo : quelques-unes sont fort belles, telles le Bacchus indien, le Neptune et la tête de Méduse ; elles sont presque aussi fines que des peintures et leur constitution plus robuste leur a permis de traverser les siècles sans dommage, en conservant tout leur éclat. Les autres pièces de la collection pâlissent devant elles et l'on ne se souvient guère, après l'avoir visitée, que d'une série de fausses lampes antiques, carthaginoises ou romaines, fabriquées par les Arabes et vendues par eux aux étrangers.

Autour du musée s'étale la ville française, absolument banale, avec ses squares peu luxuriants et ses larges rues. C'est une particularité digne de remarque que, dans tous

les pays où les habitants combattent la chaleur. depuis des siècles. par des ruelles étroites. les Européens prétendent atteindre le même résultat par de vastes avenues. Le port, d'organisation récente, semble assez prospère. Il est question d'y amener une partie des phosphates de Gafsa. au moyen d'un chemin de fer nouveau que la Société des Phosphates établit actuellement. Il est probable que la réalisation de ce projet donnerait à Sousse l'élan commercial et la prospérité dont Sfax bénéficie depuis plusieurs années.

La ville arabe ne présente rien de particulièrement intéressant ; elle est surtout belle de la mer : elle s'élève sur une colline, entourée de blanches murailles crénelées, semblable à une cité d'autrefois. A l'intérieur, ce sont les ruelles ordinaires, accidentées, étroites et sinueuses que la kasbah domine. Ici une digression vaguement philologique s'impose : pour beaucoup, le mot *Kasbah* signifie « quartier arabe » ; il évoque uniquement des cafés-concerts et des établissements louches ; grave erreur. Ce nom ne devrait faire songer qu'à des combats et à des souvenirs héroïques, car la Kasbah était la citadelle où le maître, autrefois, dormait en paix sous la garde de ses janissaires, la forteresse qui dominait tout le pays et qui, lorsque la ville était prise d'assaut par l'ennemi, se défendait encore, obligeant les agresseurs à un second siège, plus rude et plus désespéré que le premier. Un estimable indigène nous fit admirer ces médiocres merveilles ; malgré nos efforts pour décourager son aimable concours, il se colla à nous avec une tenacité méritoire et c'est nous qui, suivant notre fantaisie, lui avons fait visiter la ville. Cependant ce fut lui qui reçut un pourboire.

Sousse possède aussi des catacombes, mais nous avons jugé qu'elles ne doivent pas valoir celles de Rome. Il est bien possible qu'elles s'étendent jusqu'à el Djem, mais

nous n'aurions sans doute jamais pu nous en convaincre, car c'est une promenade de soixante kilomètres : nous avons mieux aimé le croire que d'y aller voir. Après tout, on ne vient pas dans le pays du soleil pour s'enfouir sous la terre et pour faire la taupe, quand on se sent pousser des ailes d'alouette.

Puisque je suis entré dans la voie des aveux, j'aime autant convenir tout de suite que, ni par le souterrain, ni par la route, nous ne sommes allés à el Djem. A l'aller, cela nous dérangeait ; au retour, la route avait été coupée en plusieurs points par un orage, et puis l'amphithéâtre d'el Djem n'est qu'un petit Colisée ; nous avons vu le Colisée, dans le cadre qu'il lui faut ; c'est beaucoup plus facile, on peut y aller en chemin de fer ; ce cirque fameux est aussi beaucoup plus beau ; enfin il se trouve en Italie, c'est-à-dire à sa place. On va en Tunisie pour voir des Arabes et non pas pour admirer les travaux de cette race insupportable et envahissante qu'on retrouve partout et toujours la même, depuis le mur d'Antonin, aux confins de l'Ecosse, jusqu'au limes tripolitanus.

MONASTIR. MEHDIA

De Sousse, le paquebot « Rhône » nous emporta vers le sud.

Nous doublâmes bientôt le cap sur lequel s'élève Monastir, au milieu d'une véritable forêt d'oliviers ; le navire mouille fort loin du rivage. Ce sera le regret de toute ma vie que de n'y avoir point fait escale, car j'imagine qu'on doit y voir des choses grandioses. En effet, tout le temps que Monastir est en vue, on aperçoit à l'extrémité du promontoire les remparts et les tours solennelles d'une forteresse grise qui semble admirablement conservée. Mais qui sait ? Peut-être, de près, n'est-ce que peu de

chose et vaut-il mieux conserver la vision d'un château de rêve, majestueux et farouche.

Plus bas, beaucoup moins séduisante apparaît Mehdia, encadrée elle aussi des feuillages grisâtres des oliviers. Lorsque, une autre fois, nous passâmes par là, remontant vers le nord, nous eûmes l'honneur d'embarquer une cinquantaine de barriques d'huile. Comme il n'y a pas de quai, le vapeur jette l'ancre en rade et les tonneaux arrivent tranquillement à la nage, convoyés par une couple de barques, se collent contre les flancs du navire où les marins les pêchent un à un, opération évidemment intéressante, mais que les passagers trouvent généralement un peu longue.

SFAX

La nuit, les feux de Sfax apparaissent plusieurs heures avant que l'on n'entre dans le port. En effet, devant la ville, sortent de la mer, comme un bastion, les îles Kerkennah, grand centre de la pêche des éponges. Pour éviter les bas-fonds sur lesquels elles reposent, il faut faire un large détour, puis pénétrer avec précaution dans un étroit chenal dragué et balisé qui conduit au bassin. Le port de Sfax n'est pas méprisable et pourtant il suffit à peine aux besoins du trafic. En effet, c'est là qu'aboutit la voie ferrée, longue de plus de deux cents kilomètres, qui amène les phosphates de Metlaoui et qui, peut-être, dans quelques années, se prolongera jusqu'à Tozeur. La Société de Gafsa, dont le quai d'embarquement, avec ses vastes transbordeurs, a fait la prospérité du port de Sfax, a assuré la richesse et la beauté de la ville.

Contrairement à l'usage, le quartier européen est véritablement recommandable : larges avenues plantées d'arbres, magnifiques édifices, immenses et opulents hôtels particu-

liers. On achève d'y construire un hôtel-de-ville qui est une merveille. De l'extérieur on croirait une mosquée, toute blanche, avec son élégant minaret. Des écriteaux comminatoires interdisant l'entrée, nous éprouvâmes un besoin irrésistible de franchir ce seuil inhospitalier et nous ne le regrettâmes point car, au lieu de nous jeter dehors, le secrétaire de la mairie nous fit complaisamment visiter le monument. Pour une fois, un architecte européen, qui a voulu copier le beau style arabe, y a réussi. (Ce n'est pas une réclame, car je ne sais même pas son nom.) Il a su reproduire ces délicates sculptures de plafonds, ces versets du Koran écrits en couleurs vives, qui sont la gloire de l'art arabe, mais on a fait mieux encore : Sfax possède de belles mosaïques, témoins des splendeurs autrefois prodiguées par les Romains sur cette côte bénie. Au lieu de les reléguer, accumulées plus ou moins heureusement dans un musée, on les a fait servir à leur usage primitif, en les encastrant dans certains parquets de l'hôtel-de-ville et quelques-unes, qui sont superbes, achèvent de donner à cet édifice une valeur artistique inestimable.

Du minaret, la vue embrasse un panorama unique : autour de la ville s'étend une forêt d'oliviers piquée de blancheurs qui sont des maisons et, jusqu'à l'horizon, on voit ainsi briller des points d'argent dans le feuillage sombre.

Après le quartier européen, on entre dans la ville arabe qu'enserme une enceinte de remparts roux et de tours octogones. Nous y pénétrâmes par une voûte double qui, elle, n'est pas d'un très heureux effet. La première porte, blanche, s'avance comme une sorte d'avant-corps ou de tenaille, tranchant par sa couleur sur le reste de la muraille et l'on se demande avec inquiétude pourquoi une horloge a poussé sur cet ouvrage de fortification. Puis voici encore une fois les rues resserrées et fraîches mais ici malgré l'ani-

mation, règne une propreté relative tout-à-fait surprenante en pays arabe. Sfax possède un souk qui n'est pas une petite ville, comme celui de Tunis, mais plutôt une juxtaposition de passages sur lesquels s'ouvrent les boutiques. Non loin de là, nous traversâmes un marché aux légumes où s'amoncelaient des collines de fruits étranges, aux couleurs violentes et disparates, parmi lesquels des concombres, qui ont donné leur nom à la ville. Enfin, suffisamment menaçante, une Kasbah domine la mer.

Tout cela n'est pas très différent de ce que nous connaissons déjà ; il faut, pour trouver du nouveau, reprendre la route du désert.

Mais déjà, sur la mer, le Sud se révèle, à l'heure où le soleil plonge dans les flots. Le globe de feu tombe rapidement à l'horizon sans brume et s'enfonce dans les vagues étincelantes ; quand il a disparu, la magie commence : le ciel s'assombrit, mais le moindre nuage qui passe se colore de teintes somptueuses, gris perle, incarnat, argent, or mêlés ; de grandes traînées écarlates flamboient sur un fond obscur ; nous avons vu des nuées d'orage d'un violet profond, bordé d'une frange de lumière et de légers flocons qui semblaient parfois des flammes et parfois de grands oiseaux roses. A chaque seconde, les couleurs changent, imperceptiblement ; elles s'atténuent, se fondent et meurent peu à peu dans le noir. Quand le ciel est entièrement pur, ce qui arrive souvent, aucun teinte n'y paraît, seulement le bleu se fonce par degrés insensibles ; des nuances les plus tendres, il passe à l'indigo épais ; des étoiles éblouissantes s'y allument successivement par milliers, leur éclat devient de plus en plus intense et c'est la nuit, la belle nuit douce et lumineuse ; une brise caressante fait oublier les ardeurs du jour, la chanson des vagues se fait plus berceuse et la mer s'illumine des innombrables reflets du ciel.

GABÈS

A l'aube naissante Gabès nous apparut, au fond de son vaste golfe. On aperçoit d'abord l'estuaire d'un oued ; à droite et à gauche, des palmiers, parsemés de blanches koubas ; au bord de la rivière, quelques maisons européennes ; à l'horizon s'estompent les montagnes des Troglodytes. Le navire jette l'ancre en rade et une barque nous emporte vers la terre. A l'embouchure du fleuve se trouve une forte barre que les felouques chargées ne peuvent franchir qu'à marée haute, car ici, contrairement à sa réputation, la Méditerranée a un flux et un reflux très accentués.

Gabès est une ville de création française et fort laide. On a l'impression d'un bourg de France égaré dans une palmeraie. Avant l'occupation, il n'existait que deux villages arabes assez misérables : Menzel et Djara. Nous fûmes au marché de Djara qui nous parut peu impressionnant. Les habitants de ces deux localités, quoique pauvres, s'offrent cependant le luxe d'habiter dans des maisons de pierres ; ils ont extrait leurs matériaux des ruines romaines de la région et l'on a parfois la surprise de rencontrer, incrustées dans la muraille d'un taudis, des colonnettes cannelées ou torses, reliques sauvées de la mort de l'antique Tacapé. Par discrétion, je ne dirai rien des femmes de ce pays qui trafiquent de leurs charmes pour deux sous : c'est largement le prix qu'ils valent.

Pour accroître la prospérité de Gabès, on a pensé à y attirer une partie du commerce saharien qui, depuis des siècles, vient aboutir à Tripoli. L'admirable prévoyance des Français en la matière a trouvé là une occasion de plus de se révéler. Après bien des efforts, on réussit, l'an dernier,

à amener à Gabès une caravane de plumes d'autruche, mais on n'oublia qu'une chose, ce fut de prévenir les acheteurs ordinaires de cet article de l'approche des Sahariens. Ceux-ci arrivent donc à Gabès et là, ayant déchargé leurs chameaux, ils ne trouvent personne à qui vendre leurs marchandises. Ils attendent plusieurs jours, cèdent quelques plumes aux dames de la localité ; cependant on s'émeut en haut lieu, on annonce partout que la caravane est là ; pendant ce temps les autres se lassent, rechargent leurs bêtes et s'en vont tranquillement à Tripoli. Après cette heureuse expérience on songea à s'organiser et il paraît que... la prochaine fois, les choses se passeront d'une façon toute différente ; je le veux croire, mais il y a un point noir : c'est que les trafiquants du désert, qui se sont d'abord beaucoup fait prier pour venir, n'oublieront pas cette aventure et seront probablement dégoûtés de Gabès pour toute leur vie et celle de leurs descendants. Cette petite histoire ne demande pas de commentaires.

La merveille de Gabès est l'oasis, semblable à un parc démesuré au milieu duquel l'oued roule des eaux parfois terribles, dans leurs irrésistibles crues. Les jardins ne sont pas enclos de hautes murailles, mais de levées de terre ou de haies. Il y pousse une végétation exubérante de palmiers, de grenadiers, de figuiers, de bananiers, au dessus du henné aux senteurs puissantes, des cotonniers, des fleurs violemment parfumées. Entre les arbres, on voit parfois briller la mer et sa rumeur lointaine se mêle à la chanson des palmes. Des chemins serpentent de tous côtés sous les ombrages et la verdure, des ruisseaux étincellent au soleil, formant de petits lacs et des cascades, disparaissant soudain sous la terre pour reparaître plus loin. Ce n'est point l'oasis laborieuse aux mille puits toujours en travail : l'eau abonde, même à l'époque où nous avons vu ce pays, en été, et partout elle met sa gaité.

Dans l'oasis s'élève un hameau, Chenini, que la palmeraie enserre de toute part. Des colonnes romaines sont encastrées dans les maisons et, comme c'est un village de jardiniers, les rues sont jonchées de paille, afin que le pas des hommes et des bêtes et toutes les ordures jetées en fassent un fumier; pauvre engrais que celui-là, mais la terre généreuse semble s'en contenter.

Au nord-ouest de l'oasis s'étend une grande plaine; à l'époque de la récolte des dattes, elle se couvre d'une multitude de tentes: ce sont les nomades qui accourent de partout pour faire leurs provisions. Ils achètent les fruits sur l'arbre, les cueillent, puis disparaissent pour revenir l'année suivante. Mais il n'étaient pas encore là, les éternels voyageurs, les hommes libres, fiers, hospitaliers, nos amis du désert. Nous n'avons pas vu leur immense campement, les tentes noires, les feux de broussailles, les chameaux pelés et les chevaux maigres, les chiens aux perpétuels aboiements; le désert n'est pas venu à nous, c'est nous qui, bientôt, irons à lui.

Néanmoins, telle que nous la vîmes, l'oasis de Gabès nous parut un Eden; nous n'en connûmes que les charmes mais elle a quelques petits inconvénients: la datte y est abondante, mais médiocre; la fièvre y règne en permanence; les eaux si limpides sont aussi chargées de magnésie que celles d'Hunyadi Janos et, par conséquent, peu potables. Du reste, les sels magnésiens abondent dans la région: à certains endroits ils sortent du sol tout scintillant, qui semble poudré d'argent.

Malgré ces quelques ombres du tableau, on aimerait à planter sa tente dans un de ces beaux jardins, ou à se faire construire une petite bicoque blanche sous un grand figuier, près d'un étang clair, qui vous donnerait la fièvre en beauté. Mais le touriste ne peut se poser nulle part. A peine a-t-il esquissé un rêve que son désir s'envole vers un autre et, de l'oasis de Gabès, nous allons fuir vers celle de Zarzis.

ZARZIS

On peut aller de Gabès à Zarzis par mer, mais nous choisîmes la route de terre, beaucoup moins aisée, que je décrirai plus loin et quand nous arrivâmes au but, venant de Médenine, après une rude étape, les premiers arbres que nous aperçûmes nous firent songer au Paradis terrestre. Pendant plus d'une heure encore nous chevauchâmes sous les oliviers et les palmiers ; l'oasis que nous traversions ainsi de l'ouest à l'est est extrêmement amusante : elle ressemble à une exposition coloniale, car ici on habite dans les jardins, toute la vie se passe autant dire en plein air et l'on ne peut avoir de secrets pour personne. Partout on découvre, dans des cours entourées de clayonnages ou de haies, des gourbis qui ont de vagues airs de fermes, autour desquelles circulent des gens et des bêtes également paisibles. Les plantations, prospères, ont attiré quelques colons plus ou moins français. Il semble, à les juger sur leur mine, ce qui est encore le seul moyen d'apprécier les gens, que leur situation soit assez enviable ; cela, bien entendu, ne les empêche pas de se plaindre et de consacrer tous leurs loisirs à tracasser les officiers qui les administrent aussi paternellement que possible.

Ces officiers du Sud sont les plus aimables hommes du monde : on est toujours certain d'être reçu par eux comme des amis et je ne pourrai, notamment, jamais remercier suffisamment le lieutenant Faveris, du bureau de renseignements de Zarzis, de l'excellent accueil qu'il voulut bien nous faire.

Zarzis n'est pas une très grande ville ; elle n'offre rien de bien extraordinaire, sauf une particularité, qui, en France, passerait inaperçue mais qui, là-bas, est absolument anormale : de tous côtés, dans les rues, on voit et

on entend courir des ruisseaux d'une eau claire qui provient de deux puits artésiens ; il faut venir du désert pour bien apprécier le charme insolite de cette irrigation. Nous baguenaudâmes, ici comme partout, au gré de notre fantaisie, en flâneurs impénitents, retrouvant toujours avec un nouveau plaisir, dans un décor connu, des scènes familières cent fois vues. Nous avons passé toute une matinée allongés sur le sable fin de la plage, entre la mer et les palmiers, et, malgré que d'aucuns osent prétendre que l'oisiveté est la mère de tous les vices, je ne regrette pas ces heures de voluptueuse fainéantise. D'abord cela repose : on ne peut pas rester, toute sa vie, assis sur une selle ; ensuite, on voit une foule de choses : des marins qui ont de bonnes faces de pirates, des pêcheurs qui se promènent nonchalamment dans l'eau ; on a devant soi les vagues et l'horizon bleu où passent les blancs triangles de voiles, derrière, des bosquets de palmiers. Enfin, à deux pas de notre observatoire, nous trouvions un point de vue particulièrement attrayant : les dames de Zarzis venaient faire leur lessive auprès de nous et l'on comprendra notre émoi quand on saura qu'elles sont pleines de charmes et, seules dans le sud, poussent la coquetterie jusqu'à mettre des chemises, signe caractéristique qui les fait reconnaître dans toute la Tunisie. C'est cette lingerie précieuse que, en cotillons très courts, elles venaient laver dans la mer en jacassant et en riant de tout leur cœur.

Nous étions donc, à Zarzis, plus heureux qu'Annibal à Capoue, entourés de délices de pachas, nourris comme Lucullus par M. Faveris et cependant, un beau matin, montés sur les chevaux de notre aimable hôte, escortés de deux cavaliers aux burnous bleus, symboles de puissance et d'autorité, nous partîmes à grande allure pour Djerba. Ce n'est certes pas un plaisir de gueux que de trotter dans la gloire d'une aube d'Afrique quand les chevaux sont vifs,

la piste bonne et que l'étape ne dépasse pas six lieues. On se grise d'air pur et parfois, la folie de la fantasia montant au cerveau le plus calme, on part au galop, ivre de joie et de vitesse ; on se sent l'âme noble et barbare d'un homme de poudre. Nous traversâmes ainsi l'oasis, puis des landes et de maigres cultures, un village, enfin nous arrivâmes au bordj nouvellement construit de Marsa el Kantara où nous devions nous embarquer.

Djerba nous apparut alors, de l'autre côté d'un bras de mer, large de sept kilomètres. Pour le traverser, le vil peuple s'entasse en général, pêle-mêle avec des chameaux, des ânes et des moutons, dans des mahonnes, lourds bateaux non pontés à voile triangulaire ; quand le vent ne souffle pas, le batelier pousse son embarcation avec une perche, tant l'eau est peu profonde : le fond s'abaisse au milieu seulement, formant un étroit fossé. Quant à nous, personnages illustres, nous avons envoyé en avant, dans la nuit, le chamelier chargé de convoier nos bagages ; il avait retenu pour nous seuls une barque, dans laquelle nous sautâmes noblement et, sous la voile gonflée par une brise propice, nous voguâmes vers un nouvel inconnu. A notre gauche, trois ruines semblèrent successivement sortir de la mer : le bordj Trik el Djemel, derrière lui, le bordj Tarbella, bâti en terre relativement ferme et, juste à mi-route, le bordj el Bab. Enfin, après deux heures de navigation, nous abordâmes au bordj el Kantara de Djerba, sous le soleil de midi.

DJERBA

Il existe, pour gagner Djerba, deux autres moyens ; jadis, une chaussée la reliait à la terre, mais elle a disparu ; aujourd'hui il faut, de toute nécessité, passer l'eau. On peut le faire au sud-ouest de l'île, en franchissant un chenal de

deux à trois kilomètres de large pour atterrir près d'Hajim, au cap el Assa. Pour ceux qui ne craignent pas la mer ou qui ne peuvent faire autrement, le procédé le plus simple consiste à arriver par le bateau de Gabès à Tripoli; malheureusement, comme la côte est extrêmement plate, le navire doit mouiller à deux lieues du port et le débarquement se fait par mahonnes; plus malheureusement encore, la mer est souvent agitée dans ces parages; quand nous quittâmes Djerba, nous eûmes le plaisir de naviguer pendant trois bonnes heures, avec vent debout, pour aller joindre le paquebot. Evidemment il ne pouvait être question de tempête, mais il n'en est pas moins vrai que notre bateau tanguait furieusement et, chaque fois que son avant retombait dans la lame, nous recevions consciencieusement sur la tête la valeur de quatre ou cinq seaux d'eau salée; en sorte que nous dûmes nous acagner mélancoliquement sous un large prélat en nous efforçant de nous maintenir sur la planche qui nous servait de banc, tandis que nos bagages roulaient gaiement d'un bout à l'autre de la barque. C'est un spectacle austère et peu réconfortant qu'un ciel chargé de nuages noirs, à droite et à gauche des vagues qui paraissent terriblement hautes et mal intentionnées, entre lesquelles on glisse comme dans une vallée très peu riante et, dans la barque, une demi-douzaine d'hommes tapis sous une bâche et trois valises qui s'imbibent d'eau de mer. En outre on est réellement un peu trop secoué et si l'on n'avait pas la suprême consolation d'une bonne pipe, je crois qu'on pourrait fort aisément s'effrayer, d'abord, et attraper le mal de mer, ensuite: cela s'est déjà vu.

Quoiqu'on ne l'atteigne pas sans effort, ou peut-être, en partie, à cause de cela, Djerba est une île de délices, grande à peu près comme Jersey. Quiconque y débarque est aussitôt charmé, comme le furent les compagnons d'Ulysse.

Cette classique réminiscence s'impose. « J'abordai, raconte l'artificieux roi d'Ithaque, à la terre des Lotophages, qui se nourrissent du suc d'une fleur... Deux de mes compagnons marchent hardiment et se mêlent à ce peuple, qui ne les maltraita point ; on leur donna seulement à goûter des fruits de lotos. Tous ceux qui en mangèrent ne voulaient ni s'en retourner ni donner de leurs nouvelles ; ils n'avaient d'autre envie que de demeurer là et de vivre de lotos, dans l'oubli complet de leur patrie ». (1) On l'a cherché partout, ce fruit merveilleux du lotos : il est tant d'hommes qui souhaitent l'oubli ; on a cru l'avoir trouvé dans la datte, puis dans les jujubes sauvages ; nous mêmes nous avons pensé le reconnaître dans une sorte de petite pomme jaune dont on n'a pu nous dire le nom et qui pousse sur des buissons ; par prudence, nous nous sommes abstenus d'y goûter. Mais je crois que c'est une recherche vaine : le lotos est dans l'air qu'on respire, dans la lumière qui vous environne, c'est le charme même de l'île féconde et verdoyante.

Nous ne manquâmes pas, à peine débarqués, d'aller donner un coup d'œil à une vieille petite catacombe, creusée là, on se demande pourquoi et qui a dû servir de chapelle ; je n'en ai rapporté aucune impression, je l'avoue à ma honte. Dans les environs se trouvent encore les ruines de Meninx, qui nous parurent négligeables. Par une belle route bordée d'oliviers, dans une indescriptible voiture attelée d'un cheval et d'un âne, nous nous acheminâmes vers Houmt Souk, le chef-lieu, situé au nord de l'île. Le sol, dans cette région est parfaitement plat ; jusqu'à l'horizon s'étendent des champs cultivés, de grandes plantations d'oliviers parsemées de bouquets de palmiers : c'est un paysage très curieux que cette plaine à la flamande, où les cultures de chez nous sont remplacées par celles de l'Afri-

(1) Odyssée L. IX.

que du Nord. Il y a, paraît-il, à Djerba, 200.000 palmiers et 300.000 oliviers et, par une bienveillance spéciale d'Allah, les années sèches, la datte est excellente et, lorsqu'il a plu abondamment, l'olive donne sa meilleure huile, si bien que, quelque temps qu'il fasse, justement à l'inverse des cultivateurs de chez nous, le Djerbien est content de sa récolte.

Le seul bourg important que nous traversâmes, avant d'arriver à l'étape est Harrara Kebira, dont le nom peu élégant signifie grand excrément. C'est un village de Juifs ; lorsque nous en parcourûmes les rues, dont la malpropreté est très caractéristique, la population fêtait, si je ne me trompe, le Yom Kippour, jeûne du grand Pardon : aussi les gens que nous rencontrions avaient ils leurs meilleurs vêtements et les dames n'étaient point indifférentes, dans leurs costumes de cérémonie aimablement décolletés.

Enfin nous vîmes cantonner à Houmt Souk (1), où nous trouvâmes un hôtel modeste mais cordial. La ville présente un heureux mélange de constructions arabes et européennes ; je me hâte d'ajouter que ces dernières sont de beaucoup les moins nombreuses. Notre première visite fut pour la plage, où conduit une large avenue plantée d'arbres.

Avant de s'y engager, on passe auprès d'un minaret blanc, cylindrique, coiffé d'un toit pointu, avec une sorte d'anneau circulaire au milieu de la tour, la plateforme d'où le muezzin crie aux quatre coins de l'horizon la gloire d'Allah. Ceux qui aiment ces pays ne peuvent entendre sans émotion cette voix pénétrante : elle est bien plus impressionnante que nos cloches, parce qu'elle est plus proche, plus humaine. Quand on part avant le jour, pour une longue route, dans le silence et dans la nuit, elle

(1) *Houmt* est un mot djerbien qui semble signifier « village ».

arrive aux oreilles sans qu'on sache d'où elle vient, comme le murmure des rêves de la cité. A midi, lorsque gens et bêtes, écrasés par la chaleur, sont rentrés dans les maisons, la prière s'élève encore, seule chose qui vive et qui vibre, et semble saluer la splendeur du soleil et l'on croirait entendre les cieus, qui, selon la parole de l'Écriture, proclament la gloire de Dieu. Puis, quand descend le soir, dans le court crépuscule, la voix mystérieuse chante son hymne recueilli de reconnaissance et de remerciement pour la journée finie, elle demande à la Providence de protéger les hommes contre les terreurs de la nuit et de mettre en fuite les voleurs et les démons, amis de l'ombre. Et cinq fois le jour, tout le peuple fidèle du Prophète affirme solennellement par la voix de ses prêtres, entre le ciel et la terre, qu'Allah est le plus grand et qu'il n'y a point d'autre dieu que Dieu.

Sur la route de la mer on rencontre encore une kouba sous laquelle s'élèvent les sarcophages de deux marabouts et qui fut le théâtre d'un miracle insigne ; c'est Abd-el-Aziz qui nous le conta. Un général tunisien très connu, mort récemment en France, homme de grand savoir et de peu de foi, eut l'audace sacrilège de passer la nuit dans ce mausolée avec une femme ; il se comporta très mal. . . ou très bien, selon les points de vue. Mais les vénérables cadavres, outrés de sa lubricité et de son athéisme, le frappèrent immédiatement de cécité ; — il est bien vrai que le général était aveugle. « Tu vois mon ami, dit Abd-el Aziz, voilà de véritables marabouts : ils font des miracles même après leur mort ».

Tout au bord de la mer s'érige une superbe citadelle, le Bordj Kebir ; qui l'a construite ? je l'ignore, mais elle a tout-à-fait grand air avec ses pierres d'un gris roux, ses bastions, ses hautes murailles, que dépassent les branches d'un palmier, ses tours aux embrasures menaçantes, ses

fossés que remplit la pleine mer. Que de choses extraordinaires on doit voir à l'intérieur de cette forteresse ! Mais la porte, quoique branlante et disloquée, résiste à toutes les tentatives d'effraction ; en vain, nous avons rôdé bien des fois autour des remparts, nous avons, à marée basse, pataugé jusqu'à mi-jambe dans la vase, aucune brèche ne nous permit de prendre d'assaut le grand Bordj. Je sais bien que le khalifat ou le contrôleur civil nous l'auraient sans doute fait ouvrir si nous l'avions demandé, mais il fallait solliciter, subir ensuite l'importunité d'un guide et nous avons préféré nous borner à contempler, à toute heure du jour, les farouches remparts, tout dorés de soleil ou bien argentés par la lune.

Houmt Souk se montre dans sa gloire lors du marché. La foule y accourt de tous les points de l'île et même de plus loin, avec des chameaux surchargés d'objets disparates, poutres, tonneaux, lits de fer, couffins. C'est en effet une grande foire où l'on vend toutes sortes de marchandises hétéroclites. Dans une espèce de halle couverte, on trouve la boucherie : des moutons que l'on égorge et écorche sur place et qu'on découpe avec des serpes ; ces étalages qui, nulle part, ne sont appétissants. sont, en pays arabe, particulièrement dégoûtants, car toutes les manipulations se font le plus malproprement possible et le sang ruisselle à flots. Plus attrayant, comme toujours, est le marché aux légumes et aux graines. Déjà les premières dattes apparaissent, encore jaunes, à côté des anciennes, fripées et suintantes de sucre. Un peu plus loin, on vend des ânes aux enchères : les amateurs, assis sur la croupe des bêtes, les essaient ; tout le monde crie à tue-tête.

L'âne de Djerba semble un cousin enrichi du bourriquot d'Algérie : il est grand, fort, nerveux ; c'est une bête infatigable, la monture ordinaire des Djerbiens et son amble, qui paraît paisible, est aussi rapide que le trot d'un cheval ;

l'âne qui n'amble pas est assez dédaigné, mais celui qui prend volontiers cette allure n'a pas de prix : nous en avons vu adjudger de cent à cent cinquante francs. C'est à peine si les chameaux sont plus chers, à Djerba du moins, car un Arabe insista très fort pour nous en faire acheter un à deux cents francs. Malgré le bon marché, nous dûmes, bien que tentés, résister au désir d'emmener ce compagnon utile mais encombrant.

A côté du marché, on entre dans les souks où nous fîmes des négociations mémorables ; ils ne sont pas ouverts tous les jours, mais, le vendredi, la foule s'y précipite en rangs pressés. Djerba a la spécialité des couvertures rayées, en laine ou en soie ; les artisans qui les tissent habitent, autour d'Houmt Souk, des maisons auxquelles des frontons triangulaires servent d'enseigne ; presque toujours aussi on rencontre au bord de la mer quelqu'un d'entre eux, occupé à laver ses laines. Cette lessive à l'eau salée est un peu surprenante mais les résultats qu'elle donne ne semblent pas mauvais. Il nous parut indispensable d'acheter un échantillon de ces produits locaux. Nous fûmes donc trouver un honnête marchand qui, accroupi dans sa logette, faisait ses comptes ; il nous emmena sans se faire prier à son magasin qui fut aussitôt mis dans un désordre parfait : tapis de tout dessin, de toute taille, de toute couleur, de toute matière, descendirent des casiers et s'étendirent sur le sol, sur les caisses, sur nos genoux ; nous en étions submergés. Notre choix fait, il fallut procéder aux marchandages habituels. Pour cela, d'ordinaire on prend à témoin Dieu et le Prophète ; le vendeur et l'acheteur parlent en même temps, l'un avec l'air indigné, l'autre avec des mines dégoûtées. On disserte sans fin, le café arrive ; puis la discussion recommence ; on a le droit de se traiter de voleurs, avec quelques formes et enfin on s'en va, emportant deux tapis quand on n'en voulait qu'un, mais les ayant payés la moitié du prix demandé.

La scène de ce genre la plus grandiose eut lieu à propos de l'achat de deux haïks, dont nous n'avions nullement envie d'ailleurs. Notre homme nous les fit admirer, loua le travail et la matière, se drapa noblement de leurs plis, enfin il nous fit savoir qu'il en avait vendu un semblable cinquante francs à un Allemand, mais que pour nous, « Français gentils beaucoup », ce serait seulement la moitié. Nous eûmes un sourire immensément méprisant et, après dix minutes de pourparlers, nous offrîmes cinq francs. Là-dessus le marchand étendit les bras en croix et tomba à la renverse, mort. Il ressuscita promptement et, se dressant sur son séant : « Quoi ! cinq francs des haïks de femme d'agha ? Tu veux m'assassiner, tu veux que je meure de faim ! Prends toute ma boutique pour rien, mets y le feu, emporte tout, j'aimerais mieux cela ! Non ! ce n'est pas possible... etc. » Puis ce sont des compliments gros comme le bras : « Toi qui es si joli garçon, si intelligent... ! » Nous emportâmes les deux haïks pour dix francs et, par dessus le marché, cette remarque, très élogieuse dans la pensée de notre Lotophage : « Vous êtes plus durs que des youdis ! » Parole précieuse et précieux enseignement ! On peut toujours avoir ce qu'on désire pour un tiers du prix demandé et même moins. Mais, d'ordinaire, les touristes sont trop pressés ; quand il ont discuté pendant un quart d'heure sur un achat de cinq francs, ils sont excédés, ils paient le prix fort ou s'en vont sans acheter ; mauvais procédé ; il faut savoir marchander pendant quelques heures — le temps a, dans ce pays, si peu d'importance -- ; il faut savoir, négligemment, parler d'autres choses, comme si l'achat était en somme peu intéressant ; il faut boire le kaoua et fumer des cigarettes innombrables, n'avoir aucune fausse honte ni aucune impatience, interrompre les négociations aux moments psychologiques pour dire cordialement : « kifennek ? » (comment vas-tu ?) et finale-

ment on arrive à ses fins et l'on n'a pas, en réalité, perdu sa journée, ce qui prouve que, même à Djerba, le temps dont on paraît si prodigue est encore, malgré tout, de l'argent.

Lorsqu'on sort d'Houmt Souk, où qu'on aille, on commence généralement par traverser un cimetière. On ne demeure pas pour cela hanté d'idées funèbres car ces nécropoles sont peu recueillies : elles ne sont pas encloses, on les parcourt en tous sens comme des places publiques et, n'étaient les petites pierres verticales qui marquent les tombes, on croirait voir des champs mal entretenus.

Notre première excursion dans Djerba eut pour but Midoun qui est situé à l'est de l'île. La route, ou plutôt la piste, longue d'une vingtaine de kilomètres est presque constamment enserrée entre deux murs de terre, analogues aux fossés normands et couronnés d'une haie de cactus et d'aloès géants : on a l'illusion de se promener dans un chemin creux. Ces remblais sont réellement une représentation concrète du fameux mur de la vie privée, car ils sont d'une absolue discrétion ; même quand une ouverture les coupe, servant de porte, la vue se heurte aussitôt, derrière, à un second talus et l'on arrive bien rarement à voir l'intérieur des jardins ; ce qu'on y aperçoit par échappées ressemble à une cour de ferme, avec des gourbis en place de maisons et de granges et des chameaux au lieu de bétail. A chaque instant on passe à côté d'un puits hanté par les pigeons et les chouettes ; partout des champs cultivés, des palmiers et des oliviers ; souvent des vignes qui ne grimpent pas sur des échelas, mais dont chaque plant forme une sorte de buisson ; point de landes ni de friches. Enfin, après avoir longtemps roulé dans les pierres et dans le sable, alternativement, on arrive à Midoun. Le marché y battait son plein ; toutes ces assemblées se ressemblant, leur description se répéterait sans cesse, fastidieusement, mais c'est un spectacle très amusant, très varié et dont on

ne se lasse jamais que cette foule grouillante et bariolée, qui négocie avec des éclats de voix inquiétants l'achat et la vente de marchandises bizarres. Après que nous eûmes, correctement accroupis sur des nattes, pris le café dans l'établissement le mieux fréquenté de l'endroit, nous prîmes la route de Mahaboubihin, dont le nom cacophonique est en réalité plein de poésie puisqu'il paraît signifier « la ville du bien-aimé ».

Malheureusement un des vastes orages de ces pays était monté dans le ciel et une pluie diluvienne nous gâta les jardins de Mahaboubihin, les plus beaux de l'île. Disséminés autour d'une mosquée blanche, ils produisent ces admirables raisins de Djerba, gros comme des noix, aussi succulents que ceux de Carthage, mais dont on ne fait pas de vin. Il y pousse aussi des grenades énormes ; on méprise un peu ce fruit en Europe, trouvant qu'il manque d'arome et pourtant c'est un présent inestimable que le Ciel fit aux pays brûlants ; on croque avec une joie pure ses grains plus rafraîchissants que l'eau souvent tiède et suspecte. Pour en médire, il faut n'avoir jamais eu soif et n'avoir jamais mangé pour son dessert une grenade égrenée dans une assiette creuse, dûment saupoudrée de sucre en poudre et copieusement arrosée de muscat de Carthage. Louons donc, avec les Arabes, celui qu'à bon droit le Prophète appelle le Miséricordieux, puisque, au moment même où le soleil est le plus implacable, il a fait mûrir la grenade et le raisin pour son peuple altéré.

Un jour d'entre les jours, selon la formule locale, nous descendîmes vers le sud de l'île pour visiter Guellala, le village des potiers, bâti dans la région la plus accidentée du pays ; les ressauts du terrain n'y sont pas très élevés, mais fort brusques et aggravés par le lamentable état d'une piste plutôt théorique. Le hameau semble, à première vue, se composer de huttes coniques construites avec des am-

phores de toutes tailles, plus ou moins détériorées. Nous jugions que ces maisons étaient dignes d'être habitées par des potiers. mais ce sont en réalité les fours. Dans une chambre circulaire, au sol bombé, on dépose les vases, puis on ferme et on maçonne la porte, toujours avec des poteries; on allume alors au dessous, dans une autre pièce, un feu aussi ardent que possible et on attend. Le chauffage m'a toujours paru un très délicat problème dans un pays où le bois est rare, - car on n'abat pas les oliviers et les palmiers; on arrive pourtant à le résoudre avec de la paille, des broussailles, des épaves, quelques branches mortes. Lorsqu'on ouvre la porte, il y a, comme par hasard, une moitié des pots cassés : ils serviront à élever de nouveaux fours; quant à ceux qui ont bien voulu cuire normalement, on les vend deux ou trois sous, dix sous les grands, un ou deux francs des jarres capables de cacher dans leurs flancs les voleurs d'Ali Baba.

La naissance de la gargoulette sous les doigts du potier est un événement admirable et presque miraculeux. Dans un antre obscur, à demi souterrain, la pâte pétrie comme du pain, à grand renfort de « han! », est déposée sur un tour rudimentaire mû par une pédale; elle s'allonge comme une grosse saucisse, puis l'artisan la creuse insensiblement au sommet, bientôt sa main entre tout entière dans l'argile et voilà que le vase se renfle selon une forme élégante et immuable; encore quelques rainures ornementales dessinées avec une pointe et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la buire est façonnée; plus vite encore on y ajoute un goulot et une anse; il n'y a plus qu'à la cuire, en souhaitant qu'elle n'éclate pas au moment psychologique. Mais cela, c'est l'affaire d'Allah qui, comme chacun sait, possède en la matière une particulière compétence, puisqu'il a dit à Mahomet : « Nous avons créé l'homme de boue, de cette argile qu'on façonne ». (1).

(1) Koran xv. 26.

En quittant les potiers, nous passâmes à Harrara Srira où nous voulions visiter la synagogue, qui est, dit-on, très belle. Mais déjà le jour tombait et le temple était fermé. Nous nous bornâmes donc à traverser le village, peu pittoresque, dont la pluie avait transformé les rues en vastes fondrières et nous regagnâmes Houmt Souk sous un ciel menaçant, chargé de nuées noires bordées d'une éclatante lisière de pourpre.

Les habitants de Djerba ne sont pas moins intéressants que leur pays. S'il se trouve parmi eux un assez grand nombre de pêcheurs, des tisserands, des potiers, la plupart sont d'honnêtes et laborieux cultivateurs, sédentaires, qui vivent dans leurs fermes, au milieu de leurs champs, hommes paisibles qui inspirent la sympathie quand on les voit passer sous leur grand chapeau et leur parapluie, commodément assis sur la croupe de leurs ânes trottinants. Ce sont des gens de bien, craignant Dieu et selon le cœur du Prophète, car ils appartiennent à la secte wahabite qui n'a pour dogme que le texte du Koran et en rejette les commentaires ; ils ont autrefois souffert la persécution pour leur foi, mais il y a longtemps que l'ère des luttes a pris fin et ils ne connaissent plus d'autres soucis que ceux de leurs cultures.

Leurs femmes ont un chic tout particulier : elles se voilent très strictement et, au dessus de leur haïk, elles mettent sur leur tête un petit chapeau de paille, à bords plats, conique et comique.

Les Bédouins sont rares à Djerba et n'y viennent guère que pour le marché ; par contre, les Juifs sont assez nombreux ; ils habitent principalement, mais non exclusivement, dans les deux villages de Harrara Srira et Harrara Kebira. L'un d'eux nous fit une assez jolie réflexion : pendant la fête de Yom Kippour, il est, paraît-il, défendu de prêter à intérêt ; on lui demanda à ce moment de vouloir bien

prêter *gracieusement* son fusil pour une après-midi. « Je regrette bien, dit-il, de ne pouvoir te satisfaire.... Ma religion me défend expressément de rien prêter aujourd'hui. »

Ce fut le mot de la fin. Malgré le charme des promenades, de la chasse aux cailles et aux tourterelles et de la flânerie, comme nous n'avions toujours point découvert et mangé le fruit du lotos, nous gardions au cœur le souvenir de notre patrie, aussi nous arrachâmes nous aux délices de Djerba et voguâmes.... vers Tripoli.

